

Commentaire composé :

Les pâturages furent envahis, les pluies se firent plus rares, et la campagne, malade, se mit à dépérir. Et la population se dispersa en de lentes migrations. Et là-haut, il ne resta que la maison isolée. Sur ce paysage d'aridité et de mort, on croyait voir le refuge de Job. Au sommet de la pente, la seule conversation était celle qui s'établissait entre ces quatre silences : la maison blanche, avec son muret de terre sèche, la montagne, la vallée et les faucons tenaces.

Les carcasses pourrissaient au bord du filet d'eau. Et c'étaient des ossements d'animaux déjà vieux, habitués aux privations et aux pâturages ingrats. Le peu de bétail qui restait ne subsistait que par miracle. Très rarement, après de longues semaines d'attente, dans les hauteurs de l'atmosphère apparaissait un de ces gros nuages qui faisait brûler dans le cœur de Nicanor Cruz un espoir rageur. Il était si habitué au désastre qu'au bout du compte il lançait un défi à ses espoirs ; excepté eux, il n'avait plus rien contre quoi lutter. Mais les nuages passaient sans apporter autre chose qu'une ombre fugitive sur la pâleur de cette effroyable stérilité. Nicanor Cruz éclatait de rire ; depuis pas mal de temps, c'était là sa façon de pleurer. Et ce rire, comme tout le reste, avait fini par se fondre avec l'environnement ; il était tout aussi sec, tout aussi stérile, tout aussi figé que lui... le fameux rire de Nicanor Cruz !

Ce rire était pareil aux branches desséchées du micocoulier, à la terre assoiffée, au pâturage jauni, à l'immensité tout aussi crue et inutile qu'un juron. Ce rire semblait totalement étranger à une créature de Dieu. Comme on disait dans le coin : ce n'était pas un rire de chrétien.

Eduardo Mallea, *Cendres*, Editions Autrement, 1999.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous pourriez, par exemple, montrer que le romancier dépeint d'une part la désolation de l'environnement et d'autre part le supplice du personnage central.